

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



J.R. Léveillé. Suite

Guy Gauthier

Volume 20, Number 2, 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1108465ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4525>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gauthier, G. (2023). Review of [J.R. Léveillé. Suite]. *Voix plurielles*, 20(2), 83–84. <https://doi.org/10.26522/vp.v20i2.4525>

© Guy Gauthier, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

J.R. Léveillé. *Suite*. Saint-Boniface : Éditions du Blé, 2023. 261 p.

Suite, le nouveau roman de J. R. Léveillé, reprend les thèmes et les images de *Ganiishomong*, ou *l'extase du temps*, les portant à leur aboutissement final. Ces deux romans sont le couronnement de son œuvre romanesque – à moins qu'il en ajoute un troisième, pour en faire une trilogie. *Ganiishomong* était déjà une œuvre originale. Mais *Suite* va plus loin encore. Ici, la démarche de l'auteur atteint son apogée. Il faut aller jusqu'au bout de ses idées, jusqu'à la limite du possible, et c'est justement ce que fait Léveillé dans ce texte ahurissant. Cette œuvre constitue une limite, car on ne saurait aller plus loin que lui dans cette direction.

Suite est une merveille d'équilibre. Il y a une tension au cœur de ce roman, une polarité de la pensée et de l'image, et de la nature et la culture, où les forces opposées sont tenues en équilibre. Lorsque la voile se penche d'un côté, on met tout son poids de l'autre, pour contrebalancer, et c'est ce que fait Léveillé. Il y a une tension entre les influences natales et étrangères. D'un côté de la balance, il y a le régional, représenté par le lac Manitoba et la paroisse du Sacré-Cœur à Winnipeg – c'est le pôle nord ; et de l'autre, l'Afrique de Rimbaud et la reine de Saba – c'est le pôle sud.

Suite est un pot-pourri de la culture du monde, où les saveurs se mêlent et se répondent. Léveillé y met tout ce qu'il aime. C'est une espèce d'autoportrait éclaté, où l'auteur se révèle en parlant des autres. C'est le journal de ses goûts et de ses enthousiasmes. Et quelle étonnante catholicité de goûts, qui s'étendent de Bach à Chuck Berry, et des Beatles au « zen zizifiant » d'Ikkyu, qui se nommait le Nuage Fou et qui « a écrit ses plus belles poésies pour le ménestrel aveugle du nom de Lady Mori – à qui il a, dit la tradition, fait une enfant... » Ici, tout se confond, comme la poésie de Rimbaud et les paroles de « Strawberry Fields Forever » des Beatles :

Picture yourself in a boat on a river, with tangerine trees and marmalade skies.
Somebody calls you, you answer quite slowly, a girl with kaleidoscope eyes. À la lisière de la forêt – les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, – la fille à lèvres d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer...

Ce mélange exquis est une symphonie, un délicat contrepoint d'anglais et de français. Et ce chant lumineux se clôt sur « Lucy in the Sky with Diamonds... », qui nous renvoie à Lucy, l'ancêtre de l'humanité, dont Donald Johanson a retrouvé le squelette en Éthiopie. Dans ce roman, il est question de tout, et tout se rattache : la Lucy de Johanson et celle des Beatles ; la *Suite* de Léveillé et les *Suites* de Bach ; l'arbre du Bouddha et Bouddha, la chienne du romancier.

L'unité du texte se fait au niveau du langage. Il y a des rapprochements de mots, comme le Harar de Rimbaud et le Harar des enfants du narrateur, qui sont éthiopiens, comme Lucy. Et l'auteur, par-dessus le marché, cite l'évangile de Philippe sur les enfants. Il y a là une grande finesse structurale. Mais c'est une unité soigneusement cachée, comme si l'auteur nous invitait à y voir un élément d'incohérence. L'adresse se déguise parfois en maladresse. Les œuvres originales tendent la cape rouge au lecteur, qui charge comme un taureau enragé.

Et ce curieux passage tiré de la *Saison en enfer* de Rimbaud, où Léveillé retire tous les mots, ne gardant que la ponctuation (et dont je ne cite que quelques lignes) :

. -? - . , , . , , .. ?! . ,!
 ,,!,,,,,?
 !
 !-!,?,...,!-.-!,,,,,,
 ,!,,,,,;,,-!,,,,,,-;,,,,-:,,,!!,,,,,,,,!!!...-

Ce passage est comme la Lucy de Johanson : il n'en reste que le squelette.

Et Sylvia, l'épouse du narrateur, lit son roman et dit : « Il y a de tout là-dedans ». En effet, *Suite* est une œuvre encyclopédique qui touche à tous les sujets. Et Sylvia demande : « *Et... le sujet du roman ?* »

Il n'y en a pas, répond le narrateur.

Le sujet de *Suite*, c'est tout ce qui existe. C'est l'être saisi dans sa totalité. Léveillé a créé une structure capable de tout contenir. Nous sommes, ici, en présence d'une sensibilité omnivore, capable de tout assimiler. C'est le livre catholique par excellence, dans le sens d'universel, car nous trouvons, chez lui, une sensibilité ouverte à tout. *Suite* vient à un moment critique de notre histoire. C'est un livre d'amour écrit dans un monde tordu de rage et de haine. Voilà, enfin, un homme qui aime tout – et ce n'est pas la moindre des choses.

Guy Gauthier